La défiguration

Réponse à Daniel Sibony », Esprit, n° 72, Juin 1991 pp.53-60.

Fethi Benslama*

La violence extrême ne consiste pas comme on pourrait le croire, à substituer à la possibilité de la parole la mort, mais réside dans l'effondrement d'une barrière, d'un impératif entre parler et tuer, qu'une formule prononcée à la veille de cette guerre condense bien: "la parole est aux armes", avait-on dit. Telle métaphore qui prête aux armes la faculté de parler, n'a de portée véritable que de désigner le coeur de la débâcle: quand parler n'est plus parler et tuer n'est plus tuer. Notre épreuve dans ce désastre est dès lors, bien au-delà du fait de tuer et de mourir, celle du terrible effacement du visage humain. Je ne crois pas être seul à l'avoir éprouvée pendant ces jours de guerre médiatisée.

Il ne s'agit pas d'être pour ou contre la guerre, mais de préserver la garantie qui sépare la fonction de l'homme de parole et celle de l'homme des armes.

Quelque chose de grave qui ébranle ce principe vient de se produire, sous la plume du psychanalyste D. Sibony, dans un article paru dans Liberation (Rebonds du 2/2/91), grave parce qu'il s'agit d'un acte qui, dans des circonstances où la paix civile pourrait être menacée, ressemble à ces gestes de défiguration, accomplis à l'endroit d'une communauté, pour libérer à son égard les actes de haine. Nous appelons cela défiguration, dans la mesure où précisément c'est le visage humain qui est atteint, car quelle autre atteinte plus grave que de désigner des Hommes du fait de leur appartenance à une religion ou à une langue, en l'occurrence les musulmans et les Arabes, comme étant livré à la passion incestueuse.

L'acte de D. Sibony est organisé, il s'étale sur plusieurs articles (Libération du 9/8/91, le Monde du 20/8/91, pour les plus récents) que nous avons lu avec consternation en nous abstenant de réagir, pensant qu'il s'agit du dérèglement passager d'un homme qui, parlant trop et de tout, croit pouvoir mieux se faire entendre par excès.

Mais voici que le dernier article s'avère être l'ultime aboutissement de ce que les précédents ont préparé: la civilisation de l'islam se serait édifiée et aurait perduré sur la base d'une relation incestueuse avec la mère et sur l'exclusion de l'autre. Il formule cette idée explicitement comme l'idéal et le programme des arabo-musulmans: *l'être tous frères d'une même Mère (la Mère-langue-religion-terre...arabe), sans immixtion de l'autre ; sans l'père :*

^{*} Psychanalyste, Auteur de: *La nuit nuit brisée,* Muhammad et l'énonciation islamique, Paris, Col. Psychanalyse, Ed. Ramsay .

car, si père il y a, quand il meurt, les fils deviennent des pères, et fini la fraternité" (Le Monde du 20/2/90). Il reprend à nouveau la même affirmation sous cette forme "c'est que l'idée de la Oumma, de la fratrie des vrais croyants, est un fantasme ombilical qui structure toute une origine symbolique et qui est d'autant plus actif qu'il est inconscient, peu connu ou peu pensé. Cela laisse l'individu comme sans défense devant la jouissance primordiale d'appartenir à la Oumma, même sans être un religieux, simplement par le lien matriciel", "c'est... le fantasme de l'origine pure, homogène maternante et jouissante".

Dire que toute une civilisation s'est édifiée sur la fusion, sur le défaut du père et sur "un espace ou l'autre n'a aucune place", revient à renoncer au principe d'universalité du sujet humain, et tout simplement à détruire tout l'édifice de la psychanalyse. A moins de considérer que les arabo-muslmans forment une civilisation de psychotiques, autant dire pas de civilisation du tout.

N'étaient les circonstances actuelles et le fait que ce texte soit paru dans un quotidien à large diffusion, susceptible donc de toucher des gens qui péuvent être abusés, de tels propos n'aurait pas mérité d'être repris. Leur auteur se met de lui-même hors le cadre éthique et théorique de la psychanalyse.

Ces affirmations très graves sont basées sur le terme de "Oumma" qui vient de la racine "Oum" mère, et qui désigne la communauté spirituelle des musulmans. La confusion entretenue tout le long de l'article est entre le nom du lien communautaire qui est d'ordre symbolique, et une formation imaginaire où il s'agit de fusion avec la mère. C'est comme si partant de la parole christique: "ceci est mon corps..., ceci est mon sang prenez et manger, buvez-en tous...; on en déduirait que les chrétiens sont des cannibales ! Nous savons que la fanatisation des foules use partout de ces signifiants sensibles en les manipulant, chez les musulmans comme ailleurs. Par exemple, les croisades se sont faites sous le prétexte de sauver le Saintsépulcre, c'est à dire un lieu vide du corps du Christ. Parler de "la mère patrie en danger" c'est agir sur les mêmes ressorts. On voit comment D. Sibony mélange la psychologie des foules et ce qui lie par le principe de raison les individus en une société. C'est cet amalgame qu'il n'hésite pas à faire, pour montrer que les sujets arabo-musulmans souffrent d'un défaut structurel de différenciation les uns par rapports aux autres.

On se demande par quel miracle, ces sociétés de hordes - sans père, jouissant du lien matriciel -, de frères ligués pour exclure l'étranger (ce sont là les termes de l'auteur), ont une loi, des filiations, des noms, comment le meurtre n'est pas une activité courante, et comment lui, D. Sibony est toujours vivant après avoir vécu dans ce monde. Les mots de la psychanalyse couvrent en vérité des injures ethniques que les plus folles menées coloniales n'ont jamais osé proférer. Tout cela pour expliquer l'état de crise des sociétés arabes, la révolte de leurs peuples, l'émergence de S.

Hussein et le conflit israélo-arabe. Ce modèle d'explication passe par l'inhumanisation de l'autre, pour se prévaloir de la raison comme propriété de soi. Devant quel gouffre se trouve donc ce soi?

Mais nous ne sommes pas encore au bout du dérèglement, il faut se porter à la conclusion de cet article pour saisir toute les conséquences de ces assertions terrifiantes, quand l'auteur écrit: "Même si le but de cette guerre est de libérer le Koweit, chacun sent bien que sa visée est d'opérer un noyau dur où ce fantasme s'est enkysté - entrainant pour le monde, des crises qu'on ne saurait réduire à une crise pétrolière".

Ainsi la version de D. Sibony des buts de la guerre, est "d'opérer" ce qu'il suppose être le fantasme des musulmans et des arabes, autrement dit, dans une langue semblable à celle de certains communiqués militaires (traiter un objectif), il s'agirait de détruire l'autre scène des Arabes, de violer l'intimité de ce qui les traverse en tant que sujets humains. Autant dire un anéantissement intérieur. Cet aboutissement est dans la logique de toute défiguration. La guerre devient une oeuvre de salubrité internationale, d'hygiène mentale. Ces propos renforcent la conviction de ceux qui dans le monde arabe, pensent que le but de cette guerre n'est pas le droit international. Je ne sais si les psychanalystes en France accepterait aujourd'hui une telle utilisation de la psychanalyse. Les questions du silence, de la résistance et de la responsabilité sont à nouveau posées.

Entre ces deux bords, l'article s'attache en mêlant des considérations politiqués et des applications de psychanalyse rudimentaire, à montrer que "l'autre", qui n'a aucune place dans l'islam, est le Juif. Dans ce but l'auteur commence par produire un passage du Coran qu'il a tout simplement falsifié pour les besoins de sa démonstration.

Voici le verset qu'il cite: "O prophète (c'est Allah qui parle (sic)) ne t'attriste pas en considérant (...) ceux qui disent de leur bouche "nous croyons!" alors que leur coeur ne croit pas (de faux croyants donc(sic)), ceux qui, étant juifs, écoutent habituellement le mensonge" (Sourate V, verset 41).

Or ce verset, ne dit pas "ceux qui, étant juifs", il sous-entend qu'il s'agit des Juifs et dit textuellement "ceux qui parmi" les Juifs (mina al-ladina et non al-ladina. Cf. la traduction exacte de Blachère. Maisonnneuve et Larose).

D. Sibony affirme "j'ai relu tout le Coran". Sans doute a-t-il sauté accidentellement le verset qui vient juste après, qui dit: "Comment te (Dieu s'adresse à Muhammad) prendraient-ils (les Juifs) comme arbitre alors qu'ils ont la Thora où se trouve le jugement de Dieu?" Ce verset restitue le contexte d'un débat médiéval où l'islam en tant que religion émergente a dû entrer en dialogue et en confrontation avec les détenteurs des textes, tout particulièrement les Juifs lettrés. Et il a sauté le verset d'après qui dit ceci: "Nous avons fait descendre la Thora où se trouvent Direction et Lumière. Par elle, pour ceux qui pratiquent le Judaïsme, arbitraient les Prophètes qui s'étaient soumis au Seigneur..." Et il a oublié les 67 adresses

nominales au peuple d'Israël. Et il a oublié que Moïse est le nom le plus cité dans le Coran (plus de 140 fois, affirmant chaque fois, sa dignité et sa place particulière parmi les prophètes). Et il a oublié le fait que le Coran disculpe explicitement les Juifs du meurtre du Christ (S. IV, 157). On pourrait multiplier à l'infini les exemples de la présence, que dis-je, de l'inscription dans la fondation islamique de la référence juive, dans un rapport conflictuel certes, mais qui est un conflit d'interprétation des textes et donc nécessairement sur la question du sens et de l'origine.

C'est sur ce point qu'apparaît une autre falsification dans cet article, lorsque l'auteur prétend que l'islam a voulu que l'origine judaïque (soit) supposée musulmane, littéralement: dans le Coran, des Pères hébreux comme Abraham, Issac, Jacob ou Moise sont des "soumis" c'est à dire des musulmans". L'auteur feint de croire que le mot "soumis" ('aslama) qui veut dire se soumettre à un Dieu unique (comme dans le dernier verset), a le même sens que être dans la foi musulmane. Toute l'opération d'universalisation du monothéisme dans l'islam a consisté à dire que le Dieu unique est le plus ancien, plus ancien que le judaïsme, et en fin de compte plus ancien que sa révélation dans une quelconque religion, puisque même Adam était déjà selon l'islam, "un soumis à Dieu". D'ailleurs le Coran utilise un autre terme, pour ce monothéisme qui précède le monothéisme: le terme de "hanî" qui veut dire être dans l'inclination à Dieu. L'opération proprement islamique, c'est à dire de Muhammad, a consisté a accepter le judaïsme au fondement de l'islam, mais en disant aux Juifs : - vous n'êtes pas à l'origine de tout le monothéisme, il faut que vous acceptiez de n'être pas à l'origine de vous mêmes, il y a une part non juive dans le judaïsme. La notion de "hanîf" et de "soumission à Dieu" d'Adam et d'Abraham, bref d'un monothéisme avant le monothéisme juif, est donc bien une détotalisation, qui rappelle selon une autre voie, la thèse centrale de Freud dans "l'Homme Moïse et la religion monothéiste", puisque Moïse serait, selon sa construction, un étranger. C'est pourquoi le conflit de mémoire entre le judaïsme et l'islam, n'a pas pour articulation le meurtre (le déicide) comme avec le christianisme, mais une trouée de part en part de l'origine, de toute origine. Je fais le pari que lorsque cette trouée sera suffisamment pensée dans sa portée métapsychologique, comme le fut le meurtre de l'homme par Freud dans le cadre judéo-chrétien, un progrès important dans l'approche de la psyché humaine sera accompli.

Mais cela sera peut être la chance de psychanalystes arabes et juifs qui auront dépassé le niveau des querelles médiévales où nous installe D. Sibony avec cette langue insupportable de l'intégrisme. On voit le but de l'auteur: il aimerait faire de la part juive des musulmans, leur part maudite. D'où il serait plus aisé de démontrer que le problème avec l'Etat d'Israël est un problème avec Le Juif dès l'origine de la conscience arabo-islamique. C'est en ce point que son discours rencontre les extrémistes chez les musulmans et chez les juifs, ainsi que le discours de ces hommes poltiques

qui transformèrent un conflit du type territorial entre Israël et les palestiniens, en un enjeu théologique.

Les rapports entre Juifs et Arabes dans la civilisation de l'Islam, étaient réglés dans un cadre juridique très précis, celui de "dhimî": ce statut qui était du reste le même pour les chrétiens, bien qu'il se fonde sur l'inégalité par rapport aux musulmans (mais souvenons-nous que l'émancipation des Juifs en France vient avec la révolution), garantissait les droits essentiels des personnes et des biens. Il n' y avait donc pas que le mépris et le rejet comme le dit l'auteur. Certes, le juridique n'a jamais arrêté l'hostilité vis à vis des minorités comme le montre notre actualité, mais pourquoi oublier que ce cadre juridique a permis la prospérité pour toute une classe, et l'émergence d'oeuvres importantes édifiées par des Juifs, en langue arabe, cette langue dans laquelle D. Sibony ne veut voir qu'un prolongement du lien matriciel. Quelle mémoire sélective! Je suis obligé de rappeler que par ce statut juridique, au moment où la police française sous Vichy livrait les Juifs français aux nazis, le souverain du Maroc qui est aussi le pays de D. Sibony, refusait énergiquement de donner ses sujets.

Aussi, la scène tragique des rapports entre Juifs et Arabes, ne saurait être celle de la "Shoah" que l'on veut aujourd'hui installer de force dans les esprits, bien que Juifs et Arabes aient hérité d'un reste illisible dont il finiront bien par tenter le décryptage, si la très grande folie de la superposition des temps et des lieux, c'est à dire la tentation de sortir de l'historique, ne vient répéter le désastre.

Est-il besoin d'aller chercher à l'époque médiévale, repassée par un psychanalisme du ressentiment et de l'insulte, les explications de notre présent si désespérant? Arrêtons-nous un instant devant ce que l'on pourrait considérer comme un immense malentendu entre les Juifs et les Arabes aujourd'hui, sans que la dimension du malentendu épuise pour autant, la raison de la violence dans l'histoire.

Alors que pour les Juifs et les Occidentaux, la légitimité d'une patrie pour les Juifs, la raison d'être d'Israël, se fondent et se justifient à partir de la Shoah, c'est à dire du désastre nazi comme ultime aboutissement des rapports entre l'Europe et le judaïsme; pour les Arabes, cela reste incompréhensible. En effet, Israël créé à la fin des empires coloniaux, au début de la période décoloniale, apparaît comme une aberration à contretemps et à contre-sens de l'histoire; ils y voient un reste que l'Occident a voulu laisser pour continuer à exercer son hégémonie, tout en se défaussant sur eux de sa responsabilité à l'égard des juifs. D'autre part, les masses arabes et la majorité des intellectuels, n'ont pas idée du gouffre de la barbarie nazie. Pour moi qui vit en France depuis dix huit ans, il m'a fallu néanmoins parcourir un long chemin pour saisir ce qui eût lieu avec la Shoah, pour la considérer comme un abîme dans ma propre représentation d'Homme. Et ce n'est pas seulement une question de pédagogie, ou

d'explication de l'histoire. Lorsqu'on voit la difficulté à penser cet impensable pour les Européens eux mêmes, lorsqu'on constate que sur le sol même qui porte les traces et les survivants de ce désastre, se produisent d'incroyables mouvements de négation et d'effacement, comment les Arabes loin de ce théâtre, si mal instruits de l'histoire, occupés par leur propre traumatisme, à la recherche d'une résurrection dans le temps du monde, pouvaient-ils réaliser, ce que fut pour les Juifs la nuit nazie? Pour les Arabes, la douleur, le mal, c'est le colonialisme, l'injustice commise à l'égard des Palestiniens. L'abîme reste toujours ce qu'il y a de plus difficile à penser. Surtout lorsque le sacrifice incessant des victimes, ne fait qu'alimenter l'impensé et que l'injustice fondatrice de l'Etat d'Israël, comme de tout Etat, n'a pas trouvé encore son dépassement dans le consentement au droit. Nul besoin d'ajouter, ce que tout le monde sait sur le jeu pervers des puissances.

Entre la mise en abîme et l'injustice, le malentendu s'est incarné comme douleur de l'Etre, disqualifiant le principe de raison dans l'histoire des Arabes et des Juifs, alors que l'Europe dont la responsabilité est engagée dès la genèse de cette douleur, prend un chemin irrésolu, en tous cas sans la volonté de penser et de traiter radicalement cette question. Je ne dis pas cela pour renouer avec cette culpabilité morbide qui n'a jamais produit que des solutions expéditives aux problèmes.

La souffrance ne peut s'alléger en se croyant innocente, ni en devenant plus coupable, et encore moins en incriminant le dernier venu des boucs émissaires: l'Arabe. C'est dans l'Europe, avec des Européens, des Juifs et des Arabes que cette question doit être abordée, en allant plus loin que les fraternisations de principe, afin que notre détresse d'aujourd'hui soit peut être accessible à la pensée.

C'est pourquoi, il n' y a aucun intérêt, à présenter comme le fait l'auteur, l'Occident et le monde arabo-musulman comme des blocs monolithiques, à travers lesquels s'affrontent le bien et le mal. Comme si l'Occident des droits de l'Homme pouvait être confondu avec celui des complexes militaroindustriels, bien que nous voyions tout le jeu d'entrainement réciproque qui se produit sous nos yeux. Comme si dans le monde arabo-musulman, n'existaient pas des forces démocratiques qui essaient d'émerger et de modifier la situation, au prix de beaucoup de sacrifices individuels. Tout cela, D. Sibony l'oublie et l'amaigame, en disant qu'ils "se sont sentis exprimés" par S. Hussein. Cette logique de massification est inacceptable. La douleur ne peut être réglée ainsi. Personne ne m'"exprime" car je ne suis pas dans un magma, en attente d'une forme. Quant à L'homme dont il est tant question, il n'exprime personne, il agit dans la violence de l'histoire ce qui, exprimé, n'a pas réussi à se faire entendre. Il faut bien finir par se rendre compte qu'il est le double visage, produit du malentendu que l'on a voulu réduire par une douleur supplémentaire.